

Kura SHOMALI

Kura Shomali naît à Kananga (Kasaï, RDC) le 25 mai 1979. La famille s'installe quelques années après à Kinshasa, dans le quartier de Limete. Le jeune Kura montre de bonnes dispositions pour les études. Il fait ses humanités à l'école Massamba, où il décroche une bourse qui lui permet d'intégrer l'université de Kinshasa, en biochimie. Suivant le conseil de son père, il entame ensuite des études de médecine (1999).

Mais Kura ne se voit pas en docteur Shomali. Il se rêve artiste. Depuis toujours il aime dessiner, et à tous les âges se manifestent des marques de son attrait pour la création, comme autant de petits cailloux semés sur un chemin : un concours de dessin remporté à l'école maternelle, un deuxième remporté à l'école primaire (avec une montre pour premier prix !), une passion partagée avec ses frères, durant l'adolescence, pour la confection de marionnettes, etc. En 2001, c'est l'art qui finit par l'emporter : Kura Shomali quitte l'école de médecine pour entrer à l'Académie des Beaux-arts de Kinshasa.

APRÈS LES BEAUX-ARTS, LES « EZA POSSIBLES » ET L'EUROPE

Il en sort diplômé en 2003. La même année, avec quelques amis de l'Académie - Eddy Eketé, Mega Mingiedi Tunga et Pathy Tshindele – il crée le collectif les « Eza possibles ». Le mouvement Libriste animé par Francis Mampuya étant alors sur le déclin, les Eza possibles vont en quelque sorte reprendre le flambeau du non-conformisme artistique au Congo. Le collectif cherche à déplacer l'art dans la rue. Il privilégie les installations et les performances. Les Eza possibles reçoivent un appui du centre culturel français, alors dirigé par Jean-Michel Champault. Le groupe s'agrandit, se recompose et fait son chemin.

En 2004, Kura vend ses premières œuvres à André Magnin, qui parcourt alors l'Afrique pour le compte de la Fondation Jean Pigozzi. Un coup d'œil sur le site en ligne de la Fondation permet de mesurer qu'à cette époque déjà, l'univers artistique de Kura est formé : drôlerie, affectueuse ironie, traitement volontairement désordonné, collages, tout y est ou presque de ce qui rend ses œuvres reconnaissables entre toutes.

La même année, Kura est sélectionné par l'Ambassade de France, avec trois autres jeunes diplômés de l'Académie des Beaux-arts – dont Vitshois Mwilambwe et Iviart Izamba – pour rejoindre l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Formidable opportunité pour un étudiant qui n'était encore jamais sorti de son pays. Pendant les quatre années du cursus, Kura s'essaye à tout : les vidéos, la sérigraphie, la peinture sur toile, le bois, le métal, etc. Mais lorsqu'en 2008 il rentre à Kinshasa, diplôme en poche, il en revient à ses premières amours : le dessin sur papieranson.

UNE CRÉATION DÉBRIDÉE MUE PAR DES INSPIRATIONS MULTIPLES

Pour comprendre le travail de Kura Shomali, il faut se représenter une approche de création où les choix sont dominés par l'inspiration spontanée. Inutile de rechercher dans son œuvre un fil conducteur ou un message profond. La seule ligne directrice consiste en quelque sorte à n'en avoir aucune. Il se saisit de tout ce qui lui vient à l'esprit, sans chercher à y mettre de l'ordre ni à nous séduire par un long discours justificatif. Les sujets défilent, sans lien apparent entre eux : une cabine téléphonique londonienne, une cérémonie de décoration, un Chinois en habit d'académicien, une scène de rue à Kinshasa, un matador. Pourquoi un matador ? La seule réponse valable est une question : pourquoi pas ? Kura a cette faculté, ou cette chance, d'être capable de valoriser chaque expérience, qu'elle soit visuelle, artistique ou sociale, pour nourrir sa capacité de création. Voilà le pourquoi de la « conjugaison artistique polyphonique » que constitue son travail – le mot est de Jean Kamba¹.

¹ « La juxtaposition des sens chez Kura Shomali », Jean Kamba, The Art Momentum 11/2018, nov. 2018.

D'où vient son inspiration débridée ? L'artiste s'en explique avec ses mots dans un article de Virginie Dupray publié en 2007 dans un carnet des Editions de l'œil qui lui est consacré : « je passe, je prends, je ramasse, pêle-mêle, à la pelle, tout m'intéresse »... « Je bats le fer quand il est chaud, ici il est toujours chaud. Je pioche dans les journaux, du local, de l'international, je pique, je greffe, ça prend toujours, le climat est propice, tout pousse toujours, en dépit de tout »... « Je zappe. Je croque, je dessine, je découpe, je coiffe, carnet quotidien de cette grande performance à ciel ouvert, 10 millions de figurants, même pas payés »².

Le plus souvent, les œuvres de Kura sont drôles. On s'amuse au moment de les découvrir, et plus encore en se penchant sur les détails. Suivant les cas, la drôlerie se trouvera dans le thème, le traitement, les expressions des visages, la mise en scène. Regardons par exemple « Miss Panda », une œuvre de 2018. Parfaitement ingénue, cette miss-là est si éperdument amoureuse de ses chers petits pandas qu'elle les étouffe littéralement de son amour. Les pauvres bêtes tirent la langue, elles suffoquent - peut-être sont-elles aussi étourdies, il est vrai, par les charmes de leur maîtresse. C'est drôle, on devine que l'artiste s'est lui-même amusé en travaillant, et c'est rafraichissant, n'en déplaise à ceux pour qui l'art est une affaire trop sérieuse pour que la drôlerie domine une œuvre. Quand tant d'artistes sont obsédés par le récit qu'ils croient devoir proposer au public pour être regardés comme des artistes à part entière, au point d'en oublier le plaisir de la création instinctive, Kura Shomali a confiance en la puissance de la spontanéité. Il laisse l'inspiration diriger sa création. C'est là que réside la cohérence de sa démarche artistique.

On trouve aussi de la dérision dans ses dessins, ce qui ne surprend pas venant d'un artiste kinois, mais aussi, et c'est plus original, une certaine tendresse pour les personnages croqués. « Miss Panda » elle-même, bien que profondément tête-à-claques et apparemment niaise, n'en est pas moins attendrissante. Même ses personnages les plus antipathiques s'en sortent généralement assez bien. Kura parvient à rendre ses dessins à la fois acerbes, drôles et tendres.

Quand il traite de sujets graves, car cela lui arrive parfois, Kura le fait sans affectation, sans en rajouter inutilement et même sans dureté excessive. On sent bien que cet artiste n'a pas l'âme d'un militant. Qu'on ne compte pas sur lui pour mener une croisade. S'il dénonce les abus des hommes de pouvoir ce sera en passant, parmi tant d'autres sujets piqués ici et là, mais il ne se posera pas en justicier, il ne s'attardera pas sur le sujet, il poursuivra son inoffensif maraudage et l'instant d'après nous le retrouverons en train de dessiner une femme alanguie sur un canapé défraîchi.

A l'instar de JP Mika, Kura s'inspire volontiers des œuvres des maîtres africains de la photographie des années 1950-60, le zairois Jean Depara ou les maliens Seydou Keita et Malick Sidibé, pour réaliser des réalisations très personnelles. Le but n'est pas de les réinterpréter. Elles constituent plus simplement des sources d'inspiration. De là ses irrésistibles cowboys de 2011, inspirés des photos de jeunes gens posant en « Bill » devant l'objectif de Jean Depara (années 1950-60), ou plus récemment « Basi na Biso » (2017), également d'après Depara (sans titre, non datée, figurant dans le catalogue de l'exposition Beauté Congo).

Même s'ils en sont naturellement éloignés par leur facture, les dessins de Kura sur Kinshasa renvoient pleinement à la peinture populaire congolaise. Avec « La deuxième vie d'une Peugeot en Afrique » (2016) ou « La marche de santé » (2018), Kura représente ce qu'il voit dans la rue et tout le monde peut comprendre ce qu'il dessine. C'est la définition que Chéri Samba a donnée de la peinture populaire. Ici encore, il serait vain de rechercher une intention spécifique. Kura ne se donne pas particulièrement pour mission de montrer les différentes facettes de Kinshasa. C'est juste que la rue est un libre-service de premier choix et le besoin de dessiner fait le reste. Kura n'a pas son pareil pour capter et restituer le dérisoire de nos vies. D'où ces instantanés de la vie congolaise qui n'ont l'air de rien, qu'on peut qualifier d'anecdotes, mais qui remplissent en définitive des vies entières.

UNE PALETTE CHAMARRÉE SUR PAPIER

² Kura Shomali – plasticien, Les Carnets de la création, Ed. de l'œil, 2007

Travaillant exclusivement sur papier, Kura a une prédilection pour l'encre, à laquelle il adjoint de la gouache, des feutres ou encore du fusain. Suivant les cas, le collage peut être très présent ou totalement absent. Si ses œuvres sont reconnaissables entre toutes, c'est tout d'abord grâce au trait, mais aussi aux projections d'encre qui viennent signer son univers bigarré et turbulent. Il y a entre ces beaux splash et le désordre ambiant kinoïse une correspondance qui, cette fois, n'est pas fortuite. Du reste, le bouillonnement et le désordre de Kinshasa se retrouvent aussi sur le support. Son canson n'est jamais propre et net, et l'on imagine très mal un dessin de Kura Shomali sur un papier immaculé.

UNE CARRIÈRE TRÈS TÔT EUROPÉENNE

Après l'avoir fait entrer dans la collection Pigozzi, qui fait référence dans l'art contemporain africain, André Magnin suit Kura durant les années strasbourgeoises. Puis, devenu galeriste, il poursuit la collaboration et devient le principal promoteur de son travail sur le marché européen de l'art. C'est par cette filière que la galerie londonienne Jack Bell montre à son tour le travail de Kura, avec notamment une belle exposition en 2012, puis c'est la galerie Saatchi, une autre référence de premier plan, qui acquiert à son tour une série d'œuvres.

En 2015, les œuvres de Kura Shomali figuraient dans la déjà mythique exposition *Beauté Congo – Congo Kitoko* de la Fondation Cartier, à Paris (juillet 2015 – janvier 2016). La galerie Angalia les présente régulièrement à la foire d'art contemporain Also Known As Africa (AKAA) à Paris.

Quant au collectif Les Eza possibles, il demeure actif. Une telle longévité est sans équivalent parmi les collectifs d'artistes en RDC.

Pierre Daubert, extrait du catalogue *Songi songi na Kinshasa*, 2019